L'EFFORT SERBE

DISCOURS PRONONCÉS A LA SORBONNE
LE 8 FÉVRIER 1917
dans la Conférence organisée par le Comité
« POUR L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS »

PAR MM.

Edmond PERRIER
Membre de l'Institut,
Directeur du Muséum d'Histoire naturelle.

Joseph REINACH
Ancien député.

Mil. R. VESNITCH
Correspondant de l'Institut,
Ministre de Serbie.

Extrait de la *Revue des Sciences politiques* du 15 Avril 1917.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1917

L'EFFORT SERBE[1]

DISCOURS DE M. EDMOND PERRIER

Membre de l'Institut,
Directeur du Muséum d'Histoire naturelle.

Monsieur l'Ambassadeur
Monsieur le Ministre, Mesdames, Messieurs.

Au mois de septembre 1870, la France traversait une crise plus grave encore, dans sa brièveté que celle dans laquelle nous nous débattons aujourd'hui. Elle était vaincue et... nous ne le serons pas!

Nos armées les plus belles étaient prisonnières: Paris était investi, coupé du reste de la France; un gouvernement improvisé, fils de la défaite, avait dû s'installer en province; il semblait que tout fût perdu.

Pas plus qu'au mois de septembre 1914, alors que l'armée allemande marchait sur Paris avec une rapidité foudroyante, la Nation ne fut ébranlée. Elle était décidée à obéir à la voix de qui voudrait la conduire à l'ennemi, de qui se sentirait capable sinon d'organiser la victoire, du moins de la faire si chèrement payer à l'agresseur que le Monde continuerait à admirer la France glorieusement blessée, mais bien vivante encore et prête à reprendre sa place toujours enviée parmi les nations.

Cet homme se trouva à Paris même, dans la ville assiégée. Il lui fallait en sortir, et aucune autre voie ne s'ouvrait à lui que celle du

1. M. Edmond Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum d'Histoire naturelle, M. Joseph Reinach et M. M. R Vesnitch, ministre de Serbie, ont bien voulu réserver aux lecteurs de la *Revue des Sciences politiques*, les discours qu'ils ont prononcés à la Sorbonne, le 8 février 1917, sur l'*Effort serbe*, dans la conférence organisée par le Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés ». Nous leur en exprimons ici nos plus vifs remerciements (N. d. l. R.).

ciel! Nous en étions encore aux ballons capricieux des frères Mongolfier. On n'avait jamais songé à en faire des engins de guerre : l'ascension d'un ballon était demeurée dans le programme des réjouissances publiques. Il était réservé aux Allemands, après que Dupuy de Lôme les eût disciplinés et qu'Ader eût résolu le problème « du plus lourd que l'air » de faire de ces merveilles du génie français, glorieuses conquêtes de la paix, le dirigeable et l'avion, des instruments de dévastation, de carnage et d'assassinat.

Le ballon, c'était le hasard; après le lâchez-tout, il devenait le jouet des vents qui pouvaient tout aussi bien jeter son passager dans les bras du général de Moltke que le conduire à Tours auprès des délégués de la défense nationale. Gambetta n'hésita pas : il partit le 7 octobre; le 9 il était au but.

Quelques jours après, une ferme et courageuse proclamation rallumait toutes les énergies; un gouvernement solide était constitué; ses rapports avec Paris étaient organisés; une armée nouvelle se levait, commandée par des généraux dignes d'elle, et marchait au feu...

La Serbie, Monsieur le Ministre, a connu ces résurrections. Votre héroïque roi Pierre a su naguère, lui aussi, incarner son pays vaincu plus par les éléments que par ses ennemis. Sa tragique odyssée mériterait d'être chantée par un Homère... et je n'hésite pas à évoquer ici le nom du grand poète de la Grèce. Si Homère vivait encore, il serait avec nous!

Le sursaut de la France, en 1870, fut l'œuvre de celui qu'on appelait alors : le tribun... un tribun, en effet, tout bouillonnant d'une entraînante éloquence, par qui s'exprimaient le plus pur patriotisme et le plus ardent, l'esprit d'organisation le plus perspicace, le sens pratique le plus aiguisé, l'âme la plus droite et la plus désintéressée, en un mot : l'incarnation de ces Français que l'adversité ne dompte jamais, qui demeurent et qui demeureront toujours debout pour la défense des nobles causes.

Vous avez, Monsieur le Ministre, magnifiquement conté ce miracle lorsque vous êtes allé, le 21 mai dernier à Saint-Étienne, dans cette ville industrieuse dont vous avez fait la seconde patrie de vos jeunes compatriotes, célébrer, en compagnie de l'éminent et actif organisateurs de ces conférences, M. Paul Labbé, la commémoration du

grand patriote français, et montrer à vos pupilles ce que peut faire dans un pays une grande âme. Vous avez rappelé comment cette unité des cœurs de tous les Français, dont il était si fier de n'avoir pas douté aux heures du danger, s'est spontanément retrouvée lorsque la France se retrouva elle-même en face des mêmes ennemis : « Ce sera, disiez-vous, la gloire éternelle de la nation française d'avoir su, aux moments critiques de son histoire, oublier les divisions, les rivalités des partis, pour ne songer qu'à repousser l'ennemi commun et à défendre le territoire menacé. » Nous savons aujourd'hui qu'avec certains voisins notre territoire et bien d'autres sont et seront toujours menacés, que dans la situation où est l'Europe, rien n'est plus dangereux pour une nation que les luttes intestines qui peuvent s'organiser dans ses institutions dirigeantes et que la nation la plus sage, celle à qui appartiendra l'avenir, sera celle qui saura la première éteindre ces luttes et établir chez elle une autorité morale unique : celle du bon sens. Nous vous sommes reconnaissants d'en avoir célébré le prophète!

Personne n'était plus fait pour partager vos sentiments que l'orateur que nous allons entendre, M. Joseph Reinach, près de qui je suis heureux de me trouver aujourd'hui. Il fut dès sa prime jeunesse un ami de la Serbie et du Monténégro : leur histoire fut sa première œuvre littéraire. Il fut aussi, dès cette époque, l'un des admirateurs les plus chauds, des collaborateurs les plus dévoués du grand homme d'État qui, après avoir ranimé la France, avait rêvé de maintenir, après la guerre, cette union sacrée de tous les Français qui nous sera plus que jamais nécessaire pour développer ou même maintenir les bienfaits de la paix victorieuse et définitive que redoutent tant nos ennemis. Par elle, il voulait instituer chez nous une république fraternelle, généreuse, habitable pour tous les Français de bonne volonté, fondée sur le respect réciproque qu'ils se doivent, puissamment organisée, mais libérée de ces organisations de bataille qu'on appelle les *partis*, la République que seront fiers de réclamer demain ces partis eux-mêmes, lorsqu'ils se seront aperçu que la raison est une et qu'on ne peut être divisé que lorsqu'on la méconnaît.

Cette France de demain à laquelle nous aspirons tous, cette France paisible, laborieuse, amie de tous les peuples grands ou petits, pourvu qu'ils soient sincères, éprise de grandeur morale, de beauté, de jus-

tice et de liberté, nous la voyons déjà se dresser sur les champs de bataille où s'évanouit le cauchemar du monstrueux Empire du Milieu, rêvé par tout un peuple en délire dont un nouveau Polybe nous conte jour par jour les angoisses croissantes, préludes d'une chute prochaine, malgré les stupéfiantes palinodies et les récentes menaces de ses maîtres.

Et alors pourront reprendre leur place au soleil, qui n'a pas été fait seulement, quoi qu'ils en pensent, pour le roi de Prusse et ses sujets, les admirables petites nations cyniquement attaquées et dévastées par eux, sans autres motifs que ceux qui inspirent les voleurs de grand chemin, ces trois héroïques martyres : la Belgique, la Serbie, le Monténégro et aussi ces victimes d'autrefois, la Pologne et la Bohême, tandis que retourneront à leurs nationalités les Danois du Schleswig-Holstein, les Italiens de Trente et de Trieste, les Serbes de la Bosnie, de l'Herzégovine et d'ailleurs.

Chaque jour nous apporte le récit de quelque raffinement nouveau dans les cruautés dont souffrent les populations qui ont eu à subir l'invasion allemande et on nous annonce que nous sommes loin d'avoir encore atteint les limites de l'épouvante. Nous voudrions nous croire, pour l'honneur de l'Humanité, en présence d'un égarement momentané qui aurait frappé l'esprit de certains chefs, au cours des événements tragiques qui s'accumulent durant une guerre sans précédent. Hélas! il ne s'agit pas ici d'aberrations personnelles et passagères. Bien avant cette guerre, en présence des difficultés que l'Allemagne et l'Autriche éprouvaient à digérer leurs conquêtes, leurs théoriciens écrivaient : « Nous avons eu tort de laisser sur place les anciens habitants des provinces annexées; dorénavant il faudra les débarrasser de leur population récalcitrante et les peupler exclusivement de vrais Allemands. » Un des protagonistes de leur Kultur Reimer, qui revendique la Normandie, l'Artois, la Picardie comme des provinces allemandes, considérant que l'Allemagne a pour mission divine de s'emparer du monde afin d'élever l'Humanité à sa hauteur, juge d'ailleurs inutile de se dépenser à le conquérir. « On arriverait au même résultat, écrit-il, en détruisant autant que possible toutes ces races, y compris les Celtes, les Alpins, les Sémites qui, d'essence inférieure, ne peuvent que paralyser les progrès de la première race du monde. Dans l'empire germain agrandi par ses

conquêtes sans merci, les non Germains seraient condamnés à la stérilité! »

C'est fou, n'est-ce pas? Mais quelle lumière projette ce texte sur la mentalité d'une nation où il s'est trouvé un intellectuel — et il est loin d'être le seul — pour l'écrire, un éditeur pour le publier, des lecteurs pour le savourer, sans susciter nulle part la moindre indignation; et comme il éclaire ces crimes indélébiles : le sac des villes belges, les tueries de femmes et d'enfants, les déportations d'adultes, les privations mortelles imposées aux vieillards rendus à leur pays seulement pour y mourir, les tubes à microbes envoyés en Roumanie, les horribles massacres d'Arménie, la contagion organisée du typhus et de la tuberculose et les supplices infligés à la noble et vaillante Serbie demeurée fidèle, comme le disait M. Paul Labbé dans une de ses belles conférences, au serment chaque année renouvelé de venger les morts tombés à Kossovo, en 1389, en ne cessant de lutter pour rendre, coûte que coûte, son indépendance à la terre qu'ils avaient arrosée de leur sang.

Et après tant de crimes consommés d'un côté, tant de sacrifices consentis, tant de sang versé de l'autre il faudrait, nous dit-on, que tout fût oublié; qu'une paix blanche vint amnistier un peuple qui, conduit par les moins scrupuleux des chefs, n'a cessé depuis plus de 300 ans de semer le trouble partout pour la satisfaction de leurs insatiables ambitions; qu'on laissât fermenter au centre de l'Europe une immense chaudière sans cesse bouillonnante dont l'éclatement toujours menaçant, pourrait briser tout ce qui l'entoure! On tolérerait que le bloc cohérent des nations qui se qualifient de centrales vînt dire aux autres : « J'ai envie de la mer qui vous borde, des fleuves qui vous arrosent, de vos forêts, de vos champs, de vos vignes, de votre charbon, de vos minerais; je suis le peuple choisi pour régénérer le monde; donnez-moi tout cela où je dévaste, j'incendie, j'empoisonne la terre entière et je proclamerai que ces désastres sont votre œuvre, parce que vous n'aurez pas voulu céder à mes désirs et accepter ma paix, la paix de repu insolent que je vous offrirai. » Car c'est bien là la menace que l'Allemagne tient suspendue non seulement sur la tête des belligérants, mais aussi sur celles des neutres; elle offre la paix; mais à condition que tous ses appétits soient satisfaits, et c'est aussi la méthode, codifiée depuis par

Frédéric II et ses disciples, que pratiquaient d'instinct les Huns, les Vandales, les Goths de toutes sortes de qui Buffon disait :

« La condition, la plus misérable de l'espèce humaine n'est pas celle des Sauvages, mais celle des nations au quart policées qui, de tout temps ont été de vrais fléaux de la Nature humaine et que les peuples civilisés ont encore peine à contenir aujourd'hui. Elles ont ravagé la première terre heureuse; elles en ont arraché les germes de bonheur et détruit les fruits de la Science. Combien n'a-t-on pas vu de ces débordements d'animaux à face humaine, toujours venant du Nord, ravager les terres du Midi. »

A la face humaine, les hordes toujours venant du Nord ont ajouté une sorte de civilisation matérielle, la Kultur; mais n'est-ce pas une preuve de la persistance de leur barbarie foncière que d'avoir imaginé ce Dieu sauvage, ce vieux Gott sanguinaire et borné qui s'éprend d'un groupe d'hommes et lui promet la domination universelle à la condition qu'il lui offrira d'abord en holocauste, tel le Moloch de Carthage, plusieurs millions de ses élus?

Non, Messieurs, la paix blanche ne suffirait pas à arrêter pour toujours le débordement des hordes qui se sont ruées sur la Belgique, sur nos provinces du Nord, sur notre chère Alsace-Lorraine qu'il faudra bien nous rendre, sur la Pologne, sur la Roumanie et dont la Serbie a été la première et la plus douloureuse victime. La Serbie a déjà rejeté loin d'elle un coin du linceul dans lequel on croyait l'avoir pour toujours ensevelie; nos soldats montent la garde auprès d'elle: demain nous sentirons palpiter son cœur près du nôtre, et ce sera une leçon pour tous ceux qui ignorent la profondeur des sentiments, la solidité des liens qui unissent les hommes façonnés par les mêmes climats, habitués à surmonter les mêmes difficultés de l'existence, à échanger les idées que fait naître en eux une vie commune, et qui créent ainsi cette chose immatérielle mais vivante qu'on appelle une *nationalité*, cette entité morale, et par cela même irréductible que les nations au quart policées, dominées par leurs appétits matériels de quelque nom qu'elles les voilent, sont incapables de comprendre et qu'elles n'arriveront jamais à étouffer.

La dispersion même — leur dernier recours — n'éteint pas de pareils sentiments. A peine, me disait naguère un ancien ministre

du roi Pierre, M. Zujovič, la Serbie avait-elle recouvré son indépendance que de tous les pays voisins : de la Croatie, du Banat, de la Macédoine, de la Roumanie, les Serbes émigrés revenaient prendre leur place dans la mère patrie. Et bientôt se produit une miraculeuse renaissance nationale. On commence par scruter pieusement le sol natal. C'est le géographe Cvijič qui en dessine la carte avec ses reliefs et ses vallées; c'est l'éminent géologue Zujovič, deux fois ministre en son pays, élève de notre Faculté des Sciences et de notre École des Mines qui en fouille les entrailles, enlève aux Allemands toujours précautionneux qui ont méticuleusement étudié les régions balkaniques : Bosnie, Herzégovine, Bulgarie — cela peut-être utile aux États-majors — le souci de dresser la carte géologique de son pays, et fonde les Annales géologiques de la Péninsule des Balkans, tandis que l'historien Ruvarč crée une école nationale pour fixer le récit des vicissitudes si émouvantes qu'a traversées la nation serbe.

Pour consigner tous ces travaux dans des archives durables, il faut une langue. La langue serbe existe; elle a même toute une littérature faite de légendes touchantes et de chansons populaires, où se révèle cette âme tendre et poétique, si profondément attachante, dont notre ami, M. Paul Labbé a si finement dessiné les traits charmants dans les nombreuses conférences qu'il a faites à Saint-Étienne, à Roanne, à Genève, et où, près de lui, MM. Ernest Denis, Gaston Rageot, Eisenmann ont montré tous les aspects de la pittoresque Serbie et du peuple aux nobles et fiers sentiments qui vit dans ses montagnes. Malheureusement la langue serbe est surtout une langue parlée et par conséquent mobile; c'est de bouche à oreille que se transmettent l'histoire, les légendes, les poèmes et les chansons. Il faut codifier tout cela, créer une orthographe, préciser les règles de syntaxe : le philologue Vuč s'y applique, et il se trouve que d'instinct les paysans serbes ont créé une langue souple, simple, logique, le contraire de la langue allemande, et qui procède d'un esprit dont les affinités avec le nôtre sont si grandes que, malgré leur diversité d'origine, la syntaxe des deux langues est à ce point identique que les mots sont placés exactement de la même façon dans les phrases exprimant les mêmes idées; les gestes, les attitudes qui accompagnent leur expression sont d'ailleurs tellement pareils aux nôtres qu'un Français ne se trompe jamais sur leur

signification. L'affinité des deux pays s'est traduite d'une façon plus effective encore. Avant la guerre, la Serbie avait envoyé dans nos lycées 3,200 jeunes gens et dans nos Universités 400 étudiants.

C'est au milieu de tout ce travail de reconstitution qui promettait à la Serbie un magnifique avenir, qu'après avoir été traîtreusement attaquée par la Bulgarie et l'avoir vaincue, outragée par l'Autriche dans sa dignité, comme aucun peuple ne l'avait jamais été, abandonnée par la Grèce, son alliée, la Serbie fut encore une fois envahie. Écrasée par le nombre, la vaillante petite armée serbe réussit quand même à force de courage et au prix de privations inouïes à échapper à l'encerclement ; elle est réorganisée maintenant, elle a déjà recommencé la lutte et l'une des grandes joies de la France, au jour de la victoire, sera d'avoir vengé cette courageuse nation et contribué à sa restauration.

Nous l'aimions depuis longtemps pour toutes les affinités qui l'attachaient à nous, mais, permettez-moi, Monsieur le Ministre de le dire aujourd'hui à Votre Excellence. Vous avez encore ajouté, par vous-même, à l'affection que nous lui portions. Tout Paris sait avec quelle inlassable activité vous vous êtes dévoué non seulement à vos compatriotes, mais à tous ceux que la guerre a éprouvés ; tout Paris admire l'inépuisable bonté avec laquelle Mme Vesnitch se prodigue dans nos œuvres de charité, et la France entière fait des vœux pour votre patrie en qui elle voit une jeune sœur.

Que dis-je ? La France ! Toute l'Europe combat de fait ou de cœur pour vous. La justice est lente à venir, mais elle vient toujours à son heure. Sous les rayons du soleil de l'été prochain, un immense chant de victoire retentira dans le monde pour célébrer l'avènement d'une ère de paix dont personne n'osera plus troubler la sereine majesté. Les malheurs de la Serbie auront amené cet âge d'or et, pour cela, elle sera particulièrement vénérée dans cette société des nations qui saura bien établir un droit contre lequel la force ne pourra rien. Nous n'en sommes pas encore là. La colombe au bec crochu et aux griffes acérées qui est venue clamer au président Wilson son désir de paix vient de déclarer la guerre au monde entier ; elle peut encore sur ses ailes sinistres apporter à ceux qu'elle brave aujourd'hui bien des souffrances. Alors, ils tourneront les yeux vers le petit peuple serbe dont le martyre a dépassé celui même de la

Belgique et qui n'en a pas moins maintenu sur son drapeau la devise des héros de Kossovo : vaincre ou mourir.

Mais quelque goût pour la destruction que les Allemands aient conservé des habitants antiques des sombres forêts germaines, bons ou mauvais, les peuples ne meurent pas. L'âme des ancêtres persiste en eux, et c'est pour avoir méconnu cette vérité, comme ils en ont méconnu bien d'autres, c'est pour avoir cru qu'on brise les âmes comme on brise les corps que les Allemands sont devenus les bourreaux de l'Humanité. L'Humanité tout entière se soulève aujourd'hui contre eux ; dresse contre leur force, la notion éternelle du droit, fondé sur l'égalité des hommes. L'heure du châtiment est proche.

On raconte qu'ils déclarent que s'ils sont obligés de rendre les contrées actuellement occupées par eux, ils les rendront chauves : ce n'est pas parce qu'à leurs méfaits passés, ils en auront ajouté de nouveaux, parce qu'ils y auront mis le comble, en se faisant écumeurs des mers, à la façon des Turcs des siècles passés, qu'ils échapperont à leur destin.

DISCOURS DE M. JOSEPH REINACH

Mesdames, Messieurs,

Peut-être ai-je déjà raconté comment j'ai débuté dans la vie littéraire, n'ayant pas encore dix-huit ans, par une *Histoire de la Serbie et du Montenegro*, ouvrage que je ne vous engagerai pas à lire, parce que ce n'est qu'un livre d'écolier, et pour cette autre raison qu'il est épuisé.

Je faisais partie à cette lointaine époque, en 1874, de la Conférence Tocqueville où se réunissaient, un soir par semaine, des jeunes hommes pour s'exercer à la parole et se préparer à la vie politique. On y discutait des projets de loi, à l'instar des Chambres, de l'Assemblée nationale qui siégeait à Versailles.

Il y avait, un soir, à l'ordre du jour, la réforme électorale. Déjà! C'est dans ce débat que je prononçai mon premier discours, mon *maiden speech*, comme disent les Anglais.

J'avais déposé un amendement. Le président de la conférence, M. Hébrard de Villeneuve, aujourd'hui président de section au Conseil d'État, commenta mon amendement en le mettant aux voix. Je crois bien que son interprétation n'était pas exacte. Protestation de M. Casimir-Perier, qui fut depuis Président de la République. Colloque vif entre l'interrupteur et le président. M. de Villeneuve rappelle M. Casimir-Perier à l'ordre.

Là-dessus tumulte, tout comme dans une véritable assemblée parlementaire. M. Casimir-Perier était le chef de la gauche. Toute la gauche donna sa démission.

Mes débuts promettaient.

Alors intervient le plus âgé des membres de la Conférence Tocqueville, M. Charles Savary, qui était député à l'Assemblée Nationale. Il nous engage à écarter pour un temps de nos discussions les questions de politique intérieure, par trop brûlantes. Il propose, pour calmer les nerfs, d'étudier la question d'Orient!

Question apaisante, de tout repos, la Question d'Orient! Fallait-il que nous fussions jeunes!

On applaudit M. Savary, On nomme une commission. Des rapports nous sont distribués, qui sont devenus des livres. M. Defert fit le rapport sur les Tchèques. La Hongrie échut à Léon Bourgeois. J'eus la Serbie et le Montenegro.

*
* *

Ai-je besoin de dire que je ne savais pas le premier mot de cette histoire? Je commençai de l'apprendre en l'écrivant d'après ceux qui en avaient déjà écrit, Saint-René Taillandier, Léopold Rancke, Louis Leger, l'un des doyens aujourd'hui de l'Institut.

Mon livre était à peine imprimé que la Question d'Orient, qui n'a fait jamais que sommeiller, se réveilla avec quelque fracas, à la fois en Serbie et en Bulgarie. L'orage grossit, s'étendit. Ce fut la guerre russo-turque de 1876.

Ces grands événements valurent quelques lecteurs à mon livre. Les journaux lui consacrèrent des articles. Francisque Sarcey, non seulement en fit l'éloge dans le *XIXe Siècle*, mais encore m'invita à déjeuner.

Il y avait parmi les convives un avocat d'infiniment d'esprit, mais sceptique en diable, qui avait été républicain d'extrême-gauche et qui avait passé à la droite royaliste, Clément Laurier. Il avait été, comme Émile Ollivier, grand orateur qui, lui aussi, évolua, député du Var. Ce qui faisait dire aux républicains du cru : « Nous n'avons pas de chance avec les arbustes ».

Sarcey me présente à Clément Laurier. C'était un petit homme plutôt fluet, au visage de fouine, les yeux les plus intelligents et les plus insolents du monde. « Ah! dit-il, c'est vous le jobard qui croit aux Serbes. »

J'y crois encore, et plus que jamais, après quarante-deux années écoulées.

*
* *

Ayant écrit un livre sur deux des principaux peuples balkaniques, je voyageai en Orient, par où j'aurais dû commencer en bonne

logique. Mais quand la logique règle-t-elle nos actes? Voilà pourquoi les individus et les peuples commettent tant d'erreurs, et, aussi, par ignorance.

Je suis retourné par la suite, à plusieurs reprises, en Orient, m'étant épris, comme quiconque y voyage, de ces admirables contrées et de leur ciel, mais aussi, pour l'intérêt croissant que je prenais à la politique balkanique, confuse, sombre, tragique, où se heurtent les peuples de la péninsule, à la recherche de leurs destinées, et les grandes puissances, pour la défense de leurs clientèles et pour la conquête de débouchés économiques.

Vous ne vous étonnerez pas si je conviens de m'être souvent trompé dans mes jugements sur les affaires d'Orient et, en particulier, sur les questions balkaniques. Ma seule prétention, c'est de m'être trompé une ou deux fois de moins que ceux qui n'ont connu du Sérail que ses pâtes et, par une valse, le Danube bleu qui est jaune. Il faut tâcher de savoir les choses dont on parle; tous les hommes d'État ont été instruits de cette vérité sur les bancs du collège, mais il advient qu'ils ne l'oublient pas moins que le latin ou le grec. Et pour savoir, il faut voir.

J'ai donc visité par trois fois la Serbie, ainsi que les autres pays de la péninsule. Notre ami Vesnitch se souvient peut-être de m'avoir promené un jour dans Belgrade. J'ai été invité à Nich par le roi Pierre, aux premiers temps de son règne. Je l'avais connu en exil. Il voulut bien me raconter son retour à Belgrade. « J'y ai trouvé, me dit-il, les mêmes pavés aux petits cailloux pointus. » Il les retrouvera encore.

Si curieux que je fusse des beautés de la nature qui ne manquent pas en Serbie, forêts profondes de chênes, hautes montagnes aux crêtes dentelées, vallées boisées, claires rivières, pâturages humides où paissent les moutons et rôdent les buffles, grandes taches des monastères sur le fond noir des arbres, gais villages aux toits de chaume où chante dans la nuit la guitare à une seule corde de crin qui s'appelle la « guzla », je m'intéressai encore davantage aux hommes, cherchant à pénétrer les dessous de la politique, ce qui n'était pas chose aisée, et, à travers les misères et les tragédies comme aux jours purs et glorieux, vérifiant et confirmant la sympathie qui m'était venue pour le peuple serbe en lisant et en écrivant son histoire.

Comme on demandait à Mickiewicz : « Qu'est-ce que les Serbes ? » le grand poète de la Pologne répondit : « Un peuple destiné à être le barde et le musicien de toute la race slave ». Parole de poète. Le peuple serbe a su être dans le passé, il est aujourd'hui le grand soldat des Slaves du Sud, et il est, qualités et défauts, un peuple politique, aux trois grandes vertus, le patriotisme, l'amour de la liberté et le sentiment profond de la solidarité avec les hommes de sa race.



L'effort serbe, c'est l'histoire serbe. Toute l'histoire de la Serbie est un immense effort vers l'indépendance, et le Serbe n'a eu, le plus souvent, qu'à compter sur lui-même. Il peut dire, lui aussi, qu'il ne doit qu'à lui-même toute sa renommée. Le premier de tous les peuples d'Orient, il s'est libéré du joug turc, et sans aucun secours du dehors.

Lorsque Kara-Georges Petrovitch adressa de Belgrade, le 16 août 1809, à Napoléon, la lettre fameuse dans les annales serbes, où il implorait un regard du héros et « la protection de sa grande nation » : « Qu'est-ce que ce peuple serbe? demanda l'Empereur à Champagny, qu'est-ce que ce Kara-Georges? » Le duc de Cadore n'en savait pas beaucoup plus que l'Empereur. C'est un très grand malheur.

Cette ignorance s'explique, mais elle n'en est pas moins une douloureuse injustice. La plus ancienne histoire des Serbes, avant et après l'Empire de Douchan, leurs longues luttes contre les Turcs, leur guerre sous Kara-Georges dont un auteur, plutôt austère, a écrit qu'elle se devait chanter plus que raconter, les mille et un chapitres d'une chevaleresque chouannerie dans les bois profonds de la Schoumadia, tant de pages sont pleines de beaucoup plus d'exploits que l'*Iliade* ou les guerres médiques ou la guerre d'indépendance des Grecs. Ces exploits ont été célébrés dans des fragments d'épopée qui s'appellent les « pesmas » et qui n'avaient point échappé à l'intelligence universelle et à l'admiration de Gœthe. Mais c'est que les « pesmas » n'ont point trouvé, comme les récits pré-homériques, pour les assembler et les clarifier dans un tout harmonieux, un divin poète aveugle; et c'est surtout que la gloire d'une belle action dépend beaucoup de l'endroit où elle se passe.

Cela est profondément injuste; c'est ainsi. Les bords du Simoïs seront à travers les siècles plus jeunes de gloire et d'immortalité que ceux du Béli-Timok, et c'est les Thermopyles et les Trois Cents de Léonidas que nous évoquons quand nous essayons, sans y réussir, à tirer de l'ombre les deux cents haydouks du couvent de Tschoketschina. Le chef de ces haydouks, Kjurtschia, voulait abandonner le couvent assiégé par les Turcs du pacha Békir : « Laissons les Turcs détruire ces murailles, on rebâtit un couvent brûlé, on ne ressuscite pas un homme mort. — Crois-tu donc, lui jeta le knièze Jacob Nénadovitch, que la semence des hommes doit périr avec toi? » Les deux cents se firent massacrer jusqu'au dernier, retardant l'armée turque, et la victoire passa à Kara-Georges.

Mais cette injustice, cela aussi, c'est une vieille histoire, et qui restera toujours nouvelle. Il y a telle escouade de poilus qui a combattu obscurément dans la nuit glacée, qui est tombée sur la terre boueuse et qui, sans nom, à jamais inconnue, est plus grande que beaucoup de célébrités coulées en bronze ou taillées dans le marbre.



La noblesse de l'historien, c'est d'être un justicier, un redresseur de torts. L'historien futur de la tragédie que nous vivons n'aura point, lui, de jugement à redresser en ce qui concerne la part des Serbes; déjà, la beauté de leur cause est apparue devant la conscience de tous les peuples libres; la gloire nouvelle qu'ils ont conquise dans de nouveaux combats n'est pas ignorée du monde; leur infortune, héroïquement supportée, a trouvé des échos dans tous les cœurs un peu nobles.

La métaphore, devenue banale, d'une histoire écrite avec des larmes et du sang, comme elle reprend toute sa cruelle fraîcheur, appliquée à la Serbie!

Au moment où éclate la crise européenne, la Serbie n'était occupée qu'à reprendre des forces et à panser ses blessures, après les deux guerres balkaniques où elle avait pris part : dans l'une, en alliance avec les autres États chrétiens de la péninsule contre le Turc; dans l'autre, de compte à demi avec la Grèce, contre l'allié infidèle et traître, le Tsar des Bulgares.

La Serbie était sortie fort agrandie de ces deux guerres, d'où l'irritation jalouse de l'Autriche-Hongrie, qui avait pourtant pris les devants en annexant la Bosnie et l'Herzégovine, en violation des engagements qu'elle avait contractés au congrès de Berlin. Elle conservait ainsi sous sa domination de nombreuses populations slaves qui regardaient vers la Serbie. Comment la mère-patrie aurait-elle pu leur enjoindre de renoncer à l'avenir? Il dépendait de l'Autriche de se les concilier par un bon gouvernement.

Au contraire, elle les opprime, les malmène de toutes manières. Il en résulte un vif mécontentement. Des sociétés révolutionnaires naissent de ces souffrances d'un peuple tyrannisé. Le gouvernement de Belgrade s'abstient avec soin de les favoriser. Il est respectueux des traités et il ne se soucie pas de fournir à l'Autriche le prétexte d'une intervention armée.

Ce prétexte, ce sera le drame, resté obscur, de Sérajévo, l'assassinat de l'archiduc héritier et de sa femme dans la capitale de la Bosnie.

L'attentat est du 28 juin. Les 11 et 12 juin, l'Empereur allemand, qu'accompagne l'amiral von Tirpitz, a rendu visite à l'archiduc. Cette entrevue de Konopischt a provoqué des inquiétudes; au Foreign Office qui s'en préoccupe, l'ambassadeur d'Allemagne affirme qu'elle n'a eu aucun but militaire. Le 21 juin, le ministre serbe à Vienne prévient le ministère des Affaires étrangères que son gouvernement a eu vent d'un complot qui s'organise. L'avertissement est négligé. Pourquoi?

Ce voyage de l'archiduc François-Ferdinand en Bosnie est une imprudence. A son arrivée à Sérajévo, un individu lance sur sa voiture une bombe qui blesse légèrement quelques personnes, mais sans atteindre le couple princier. Qui est le meurtrier? Un Serbe? Non. Un anarchiste bosniaque, fils d'un agent de la police secrète autrichienne.

Tout cela est suspect. La police autrichienne est réputée dans l'art de fabriquer de faux complots. Cabrinovic est-il, lui aussi, comme son père, un agent? L'attentat manqué, ne devait-ce pas être le prétexte cherché?

Il n'en existe pas de preuve; du moins, il n'en a pas encore été produit; mais c'est ma conviction.

Maintenant le vrai crime, celui qui n'était pas dans le programme secret, comme l'était le crime machiné, celui qui a eu lieu le matin.

Dans l'après-midi, l'archiduc est monté en automobile avec sa femme pour visiter à l'hôpital son aide de camp blessé. Un autre Bosniaque, sujet autrichien, jeune homme de dix-huit ans, Garilo Princip, se précipite contre la voiture et tire deux coups de revolver. Frappés à mort, l'archiduc et sa femme expirent quelques instants après au Konak, où ils ont été ramenés.

Je ne mets pas en doute que la police autrichienne ait été étrangère au crime de Princip. Elle a été singulièrement négligente. Après l'avertissement du ministre serbe à Vienne, après l'attentat, machiné ou non, de la matinée, des précautions sévères s'imposaient. Quoi qu'il en soit de cette imprévoyance, je suis également ferme dans mes deux opinions. L'attentat de Cabrinovic a été monté par la police. L'attentat de Princip l'a prise de surprise.

Mais combien le meurtre de l'archiduc et de sa femme, en raison de l'horreur universelle qu'il va soulever, servira, mieux qu'un attentat suspect et inoffensif, les desseins de l'Autriche et de l'Allemagne!

Le premier mot de l'Empereur allemand, quand la télégraphie sans fil lui apporte aux régates de Kiel la nouvelle de la mort de l'archiduc, ce sera : « Toute mon œuvre est à recommencer! » Quelle œuvre? quelle besogne a-t-il combinée avec l'archiduc?

L'authenticité du mot n'est pas douteuse. Il l'a dit au prince de Monaco, assis à ses côtés sur son yacht. Le prince m'en a fait le récit le 12 juillet.

Le crime de Sérajévo, c'est le prologue du drame...

* * *

Tout de suite, l'Europe s'inquiète des conséquences politiques du crime d'un jeune fanatique. Mais le gouvernement autrichien, s'il ne se tait pas de ses intentions d'obtenir du gouvernement de Belgrade des garanties contre la propagande pan-serbe, s'applique à rassurer l'opinion ; l'Empereur allemand part pour sa croisière coutumière de Norvège; chefs d'État, ministres, ambassadeurs se dispersent dans les villes d'eaux et à la campagne. Tout à coup, l'ultimatum à la

Serbie, manifestement concerté avec l'Allemagne, le lendemain du jour où le secrétaire général du ministère des Affaires étrangères avait assuré à l'ambassadeur de France que l'on pouvait compter sur un dénouement pacifique.

« Jamais, a dit Sir Edward Grey, peu favorable alors à la Serbie, on n'avait vu un État adresser à un autre État indépendant un document d'un caractère aussi formidable. »

Il n'y a pas un reproche, un seul, à faire au gouvernement serbe pour sa conduite dans ces graves circonstances.

La veille du crime de Sérajévo, il a averti le gouvernement autrichien des bruits qui lui sont venus d'un complot. Le lendemain du crime, il en a exprimé avec force toute sa réprobation. A bon droit, il se pouvait refuser maintenant aux exorbitantes exigences de l'Autriche. Son souci de la paix l'emporte sur ses légitimes fiertés. Sous l'amicale pression de la Russie et de la France, il accorde une soumission intégrale, sauf sur un seul point, qu'il ne peut concéder sans manquer aux principes généraux du droit international; encore accepte-t-il de s'incliner devant une décision du tribunal de la Haye.

On sait le reste et comment de sa seule volonté, et qu'il ait ou non cédé à la pression de son entourage militaire, — mais il était le maître, — et, alors que l'Autriche, satisfaite d'avoir bombardé Belgrade et envahi le territoire serbe, continuait des pourparlers avec la Russie et acceptait d'en référer à l'Europe sur le fond même de son ultimatum, — l'Empereur allemand déchaîna la guerre.

Il n'a jamais été commis, de propos délibéré, plus grand crime contre l'humanité, et jamais plus grand crime ne s'est développé à travers plus de misères, d'atrocités et d'horreurs.



L'histoire militaire de la Serbie, depuis le début des hostilités, comprend trois chapitres. Le premier, c'est, d'août à fin décembre 1914, le passage des fleuves par les Autrichiens, la manœuvre en retraite des Serbes; leur victoire du Mont Roudrik et la rentrée triomphale à Belgrade. — Après un long entr'acte de neuf mois, où

se posent bien des problèmes, politiques et militaires, encore obscurs, le second chapitre, c'est, d'octobre à fin décembre 1915, l'offensive combinée des Autrichiens, des Allemands et des Bulgares; la défection de la Grèce; l'arrivée tardive des Franco-Anglais en Macédoine; en conséquence, l'écrasement de la Serbie, sa grande pitié, la longue retraite des débris de son armée, l'exode du gouvernement et d'une population en déroute à travers l'Albanie, vers l'Adriatique. — Le troisième chapitre est en cours : la reconstitution de l'armée serbe à Corfou, son débarquement en Macédoine, sa participation aux opérations des armées alliées, à Florina et à Monastir, contre les Germano-Bulgares.

Le jour n'est pas venu encore d'écrire cette histoire; trop de documents font défaut. Il n'est guère possible que d'en affleurer les sommets, mais ces sommets sont très élevés : vaillance et intelligence militaires en 1914, l'année victorieuse; ténacité et héroïsme au travers des épouvantables misères de la fin de 1915. Si la patrie n'est pas seulement le sol, la terre natale, mais, plus encore, cette communauté d'espérances, de joies et de douleurs qu'est l'histoire, il y a, dans ces années tragiques de la nation serbe, l'étoffe de dix patries.

*
* *

Si je me place d'abord sur le terrain militaire, comme c'est un peu mon métier, il convient de marquer une grande différence entre les armées serbes d'autrefois qui étaient pleines de courage et hardies, mais qui n'avaient point poussé la science de la guerre beaucoup plus loin que la stratégie et la tactique assez élémentaires des guerillas d'Espagne et du Mexique. Au contraire, à partir de la première guerre balkanique, c'est une armée moderne qui entre en scène. Son instruction a été dirigée selon les principes les plus récemment déterminés, sa discipline est parfaite, la couture régimentaire excellente; elle a pour chefs des officiers instruits à nos écoles d'Occident et imbus de nos méthodes; son armement est à ce point remarquable que nos enseignements les plus précieux sur l'emploi de l'artillerie lourde, nous les avons dus à la bataille de Kumanovo et à celle de Monastir.

C'est, en effet, à la suite du voyage qu'il avait entrepris, sans mission officielle, aux champs de bataille de l'armée serbe, pendant la première guerre des Balkans, que le général Herr a posé les principes qui font la conclusion de son article, vraiment historique, de février 1913, dans la *Revue d'Artillerie*.

Le règlement provisoire de 1910 hésitait entre deux doctrines opposées en ce qui concerne le mode d'emploi technique et tactique de l'artillerie au combat. Les conclusions du général Herr, après une consciencieuse étude sur place, furent formelles : nécessité de doter de canons à longue portée l'artillerie des corps d'armée; nécessité d'aéroplanes spécialement et exclusivement affectés à l'artillerie; nécessité de doter les batteries de campagne d'échelles observatoires, de télémètres et de bricoles ou traits à canon.

Ces conclusions, dont la justesse a été vérifiée par la guerre actuelle, résultaient pour le général Herr de l'expérience serbe en Macédoine. Le commandement serbe s'était préoccupé d'abord, et avec une intelligence pénétrante de la guerre moderne, d'acquérir la supériorité définitive sur l'artillerie turque. C'est seulement parce qu'ils l'avaient obtenue, que leurs attaques de front purent progresser, en terrain découvert, aussi bien pour traverser la Semnika que pour avancer dans la vallée marécageuse du Karasou, devant une position fortement organisée.

Le général Herr pose au commandant de l'artillerie lourde serbe cette question : « Est-ce la nécessité d'avoir une trajectoire peu tendue qui a fait recourir à l'artillerie lourde? » Réponse : « Non, nous n'avons utilisé que la grande portée des pièces et la capacité des projectiles. »

On appelle *tir de destruction*, par opposition au *tir à démolir*, celui qui a pour objectif principal la mise hors de combat des artilleurs de la batterie. C'est donc l'utilisation des portées qui a permis à l'artillerie lourde des Serbes de détruire des batteries turques (celles de Karetchanie) sans riposte possible.

Ainsi l'utilisation des pièces à longue portée par un seul des deux partis en présence rompt, à son avantage, l'équilibre entre les forces d'artillerie opposées. Celui des deux adversaires qui dispose de ces pièces redoutables peut détruire une partie de l'artillerie de campagne de l'ennemi sans que celui-ci puisse le contrecarrer ni rétablir

l'équilibre par la destruction, dans des conditions analogues, des batteries de campagne adverses[1].

Voilà l'enseignement de Kumanovo que nous devons à l'armée serbe.

*
* *

La transformation de l'armée serbe est due, d'abord, au roi Pierre et à son vieil et fidèle ami, le voïvode Putnik. Ils ont eu des collaborateurs actifs, dévoués, quelques-uns de tout premier ordre. Ils surent les choisir, les découvrir. Ils instruisirent le jeune prince qui allait être appelé à prendre la place de son père, accablé par l'âge et par la douleur, et qui allait y déployer, avec une force d'âme irréductible et cette gaîté contre le destin, qui marque la vigueur de l'esprit, des qualités politiques et militaires également remarquables. J'ai entretenu des généraux illustres, et plutôt d'esprit critique, du prince Alexandre; ils lui reconnaissaient les plus belles qualités d'un véritable chef de guerre.

Le roi Pierre avait été rappelé de l'exil sur le trône au lendemain d'une affreuse tragédie, à laquelle il avait été personnellement étranger et qui avait produit un violent sentiment d'horreur dans le monde, et même chez des peuples qui ont commis par la suite bien d'autres atrocités, et plus effroyables. Tout était à refaire en Serbie après les règnes désastreux des deux derniers Obrénovitch. Le petit-fils de Kara-Georges se mit à l'œuvre avec une énergie et une sagacité dont il y a peu d'exemples. S'il n'y avait pas réussi au delà de ses propres espérances, si l'armée serbe n'avait point gagné magnifiquement ses éperons dans les guerres balkaniques, si la nation serbe, au lieu de porter ses regards vers l'avenir, s'était enlisée dans les marécages des querelles de la politique intérieure, est-ce que l'Allemagne aurait reconnu dans la Serbie le principal obstacle à ses immenses ambitions orientales et poussé contre elle la misérable Autriche, afin de lui ouvrir la ligne de Hambourg à Bagdad par Salonique?

Ainsi Belgrade apparaissait, à l'orée du XXe siècle, comme la bar-

1. Général Herr, p. 13.

rière à la poussée germanique vers l'Orient, après avoir été, au XVIe, la barrière à la poussée turque vers l'Occident.

Voilà le secret des conversations de Konopischt; voilà, sur le prétexte du drame de Sérajévo, le secret de l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, d'où est sortie la guerre.

*
* *

Si fatiguée qu'elle fût par deux campagnes, dont la première avait été aussi meurtrière que glorieuse, il sembla d'abord que la Serbie allait être de taille à assurer à elle seule, avec ses seules forces, son indépendance contre l'Autriche. De fait, tant qu'elle n'eut affaire qu'à l'Autriche, elle garda l'avantage. En avril 1914, victoire du Jadar sur la première *Strafexpedition*, expédition pour le « châtiment », qui a passé la Drina et poussé, de l'ouest à l'est, vers la région montagneuse et boisée où les Serbes l'attendent; près de 40,000 hommes hors de combat, dont 4,000 prisonniers avec 46 canons. En décembre, victoire du mont Rudnik et de Subovor sur la grande armée de Potiorek, qui a occupé Belgrade sans combat et s'est avancée par la route de Nich avec une insolente confiance; elle est reconduite sur la rive hongroise du Danube, et beaucoup plus vite qu'elle n'a progressé, ayant perdu plus du tiers de son effectif de 300,000 hommes, 40,000 prisonniers et plus de 100 canons.

Mais plus sensible a été l'humiliation d'avoir été battu ainsi par ces paysans soldats, plus violente sera la passion de revanche chez les Autrichiens qui vont, cette fois, à l'automne de 1915, appeler à l'aide les Allemands et les Bulgares et combiner avec eux une foudroyante offensive, se déclenchant de trois côtés et menaçant de prendre dans de terribles cisailles l'armée serbe épuisée par ses victoires et par la maladie.

Le transport des troupes austro-allemandes vers le nord de la Serbie avait commencé dès les premiers jours de septembre. C'était, sous le commandement en chef de Mackensen, plus de 160 bataillons, pourvus d'une abondante artillerie et de nombreux canons de gros calibre. Bien que leur concentration eût été opérée avec une remarquable habileté, les avions serbes l'avaient surprise et ils avaient renseigné le quartier général avec assez d'exactitude pour qu'il ait

reconnu les principales lignes d'attaque des armées ennemies. Les bombardements d'ouverture sur les positions serbes de la rive droite du Danube et de la rive droite de la Save éclatèrent dans la matinée du 6 septembre.

La mobilisation générale des Bulgares fut décrétée le 10. Personne ne douta à Belgrade que c'était contre la Serbie. Cependant l'illusion continuait à habiter les cerveaux des ministres dirigeants de l'Entente, incapables de réaliser la félonie du Cobourg de Sofia, et cela en dépit des enseignements de la seconde guerre balkanique, sa première grande trahison. Un écrivain belge, M. Georges Lorand, qui avait été l'éloquent avocat des Bulgares aux jours de malheur, leur cria « qu'ils allaient à la fois se déshonorer et se suicider ». Le revirement qu'il voulait encore espérer ne se produisit pas. Le tzar des Bulgares tenait sa vengeance, il ne la lâcherait pas.

J'écrivais à la même époque : « Demandera-t-on aux Serbes d'attendre, l'arme au bras, que soit achevée la concentration bulgare, et une armée austro-allemande réunie sur la rive gauche du Danube? » La faute paraissait invraisemblable. Elle fut commise. « On ne raisonne pas avec les loups », dit le proverbe serbe. Tous les avertissements furent vains. Il était déjà trop tard de beaucoup, le 5 octobre, quand nos premiers soldats débarquèrent à Salonique, trop faible avant-garde d'un corps expéditionnaire, lui-même trop faible, qui devait chercher, avec le concours des Anglais, à se porter au secours de la Serbie, délaissée par la Grèce en violation de la foi formelle des traités d'alliance.

* * *

L'État-major serbe s'était convaincu de l'arrivée prochaine d'importants renforts des Alliés. Il décida en conséquence de se tenir jusque-là sur une solide défensive, au front Nord contre les Austro-Allemands et contre les Bulgares à l'Est. Il est apparu par la suite, et le conseil en fut donné dès lors, si je suis bien renseigné, que la sagesse aurait consisté à abandonner la Serbie danubienne et à replier lentement toute l'armée, encore intacte, sur le Vardar, qui fût devenu une Marne macédonienne. Mais comment le sacrifice n'aurait-il point paru excessif aux Serbes, encore vibrants de leurs

victoires sur l'Autriche et alors que, le 6 octobre encore, selon le récit de notre ministre à Belgrade, M. Boppe, Nich se pavoisait à nos couleurs pour faire fête au régiment de ligne dont le général Bailloud avait annoncé l'arrivée au gouvernement?

Cependant la situation des Serbes n'avait pas tardé à devenir critique, en raison de la supériorité écrasante de l'ennemi. Près de 180 bataillons bulgares, appuyés par une excellente artillerie, continuaient maintenant leur action, avec les 160 bataillons austro-allemands de Mackensen, de façon que les Serbes combattaient presque partout à un contre trois et, souvent, à un contre cinq. Malgré de terribles préparations d'artillerie, Mackensen s'y prit à plusieurs fois avant de réussir le passage du Danube et à s'installer sur la rive gauche du grand fleuve, tant aux environs de Belgrade que dans la direction de la Koloubéra et dans celle de la Morava (23-26 septembre). Les Bulgares avaient commencé à attaquer le 29 septembre, sans déclaration de guerre, sur presque toute la longueur du front oriental. Les Serbes les tinrent en échec pendant dix jours de durs combats et ne se replièrent qu'après la prise de Belgrade par les Austro-Allemands (8 octobre), d'où menace d'enveloppement pour leur aile droite. Ils avaient fait éprouver de grosses pertes aux trois armées d'invasion, mais leurs pertes aussi étaient importantes. Comme Mackensen avait fini par établir sa liaison avec les Bulgares, il n'y avait plus de chance de salut que dans une retraite générale en direction du Sud-Ouest.

Les Autrichiens avaient commis de telles atrocités au cours de leur offensive de 1914 que les populations, hantées par ces affreux souvenirs et redoutant pire encore des Bulgares, abandonnaient partout leurs foyers et se réfugiaient à Nich où le gouvernement s'était transporté avec le corps diplomatique. Ces lamentables exodes encombraient les routes et gênaient les mouvements des troupes. Le gouvernement espérait toujours une prompte arrivée des troupes alliées, mais celles-ci venaient à peine de débarquer à Salonique et, quelque empressement qu'elles y missent, elles n'étaient plus à temps pour rejoindre le gros des Serbes. Il eût fallu, à l'évaluation de M. Pachitch, de 120 à 150,000 hommes pour sauver la Serbie. On était loin de compte. Un temps précieux fut perdu dans cette vaine attente. L'invasion s'étendait. Les Bulgares coupèrent, le 16 octobre,

la voie ferrée de Monastir. Le gouvernement, qui avait quitté Nich le 26, se flattait de pouvoir tenir à Kraliévo. Les Franco-Anglais ayant commencé avec vigueur leur offensive dans la vallée du Vardar, les Serbes, « avec leur optimisme habituel »[1], voyaient déjà Uskub dégagé. La situation aurait été, en effet, transformée, la résistance possible dans les montagnes de la vieille Serbie historique. Mais l'espérance d'une rapide opération sur Uskub s'évanouit à son tour. De nouveau se dessinait une redoutable menace d'encerclement entre les Austro-Allemands, venant du Danube et de la Save, et les Bulgares, débordant par toutes les vallées perpendiculaires à la Morawa. Uskub, puis Velès et Monastir tombent aux mains des Bulgares. Le prince régent, qui commande l'armée, cherche quelque temps à opérer sa liaison avec les troupes alliées qui s'étaient élevées, dans la vallée du Vardar, jusqu'à la hauteur de Krivolak. Il réussit, au prix de grands sacrifices, à descendre à la plaine historique de Kossovo. Mais les défilés de Kaschavik résistent à tous les assauts et, la manœuvre ayant échoué, la retraite s'impose : par l'Albanie et le Monténégro, par les monts Maudits, vers l'Adriatique.

La Serbie est perdue. Au moins faut-il sauver son armée.



Ce sera dans l'histoire, l'une des plus fameuses retraites, et, sans doute, avec celle de Russie, la plus terrible, car la boue est aussi cruelle que la neige, la neige va aggraver la boue, et ce n'est point seulement les débris d'une armée qui se retirent, mais toute une population qui fuit, vieillards, femmes, enfants, et qui tombe épuisée, le long des routes, dans les bois, au bord des torrents, pour y mourir de froid et de faim.

Nous avons déjà plusieurs récits français de cette héroïque et désastreuse retraite, *la Béjania*, comme l'appellent les Serbes. Celui du médecin-major Thomson, celui de notre ministre plénipotentiaire Auguste Boppe, sont d'autant plus émouvants qu'ils sont plus simples : les choses parlent, elles crient. Un récit serbe, non moins tragique, m'a été envoyé en traduction par le prince Alexandre.

1. A. Boppe, *A la suite du gouvernement serbe.*

On n'avait pas vaincu les hommes, Schwabes et Bulgares, qui s'acharnaient à la poursuite. Il fallait vaincre le terrain, ou périr.

Déjà en Serbie, et dès les premiers jours, la terre natale avait été dure au lamentable exode. Une pluie interminable avait transformé les routes en marais fangeux. Les pieds enfonçaient dans des boues de 10 centimètres. Les bœufs, les bons bœufs fidèles, traînaient avec peine les canons, les fourgons, les pauvres chars où les paysans avaient entassé quelques hardes et les enfants.

La terreur a vidé le plus grand nombre des villages. Ailleurs les habitants n'avaient pu se résigner à quitter leurs misérables demeures, au sol en terre battue, avec leurs dernières provisions, la récolte de maïs pendue aux poutres. Ils hébergeaient de leur mieux les fuyards, puis les accompagnaient quelque temps dans les aubes glaciales et grises : « Demain, se sera les Schwabes. Qu'ils volent tout! mais qu'ils nous laissent vivre, nous et les petits. O Bogé! Bogé! (Dieu! Dieu! »)

La voie douloureuse passe par la plaine de Kossovo. Les ministres serbes, le corps diplomatique, ont pu encore la traverser en chemin de fer. C'est toute l'histoire de la vieille Serbie qui défile devant leurs yeux, de l'église de Grajdanitza au tombeau du tsar Lazare. Récidive dramatique du destin qui s'acharne sur l'infortunée nation.

Plus loin, le train s'arrête. Il faut monter à cheval ou partir à pied pour franchir la montagne, et, avec les Bulgares dans le dos, il faut marcher vite, à la suite du vieux roi errant et des saintes reliques du « Premier Couronné », tantôt dans la boue noire et gluante des routes défoncées, tantôt dans des sentiers de chèvres taillés au plein du roc, et tantôt encore, tout chemin ayant disparu, dans l'eau glacée des rivières, pendant que, tombant à gros flocons, la neige aveugle voyageurs et chevaux.

Pays farouche et désolé, mais abondant en beautés naturelles, noires forêts aux flancs des montagnes, cimes étincelantes de neige, torrents sonores, horizons majestueux, qui tirent encore les regards pendant que le canon ne cesse de retentir au loin.

Le froid devint bientôt intense, aiguisé par le vent qui a passé sur les neiges. Beaucoup de personnages durent le salut à ce qu'ils n'avaient point trouvé de place dans les charrettes ouvertes et

accomplirent tout le voyage à pied. De jeunes infirmières anglaises donnèrent bravement l'exemple.

Mais si cruelles que furent les souffrances de ces avant-gardes, qui trouvaient encore à manger et à coucher dans les monastères et dans les *hans* (auberges), elles n'étaient rien auprès de celles du gros de l'armée qui suivait sur trois colonnes et de la population épouvantée qui se traînait à l'arrière.



On reconnaît à la pérennité des routes que les Romains ont régné sur un pays. Le règne des Turcs se dénonce lui-même par l'absence de routes. L'armée marchait en pleins champs, suivant les ravins, se frayant des chemins dans la glace, et elle cherchait à garder une apparence d'ordre, surtout à sauver ses canons. Officiers et soldats tiraient à bout de bras les roues des canons enfoncés dans la boue. Quand tombaient les bœufs, brisant leurs pieds ensanglantés, les artilleurs chargeaient les tubes sur leurs épaules. Aux lisières de la Métochie, on mit trois jours et trois nuits à faire trois kilomètres. On couchait pêle-mêle, n'importe où, sur la terre fangeuse ou glacée, autour des feux, quand on avait pu trouver assez de bois et de ronces pour en allumer. Il fallut donner l'ordre de faire brûler les voitures.

Les Albanais, nés pillards, suivaient l'armée en retraite, comme des loups. Villages durs et inhospitaliers. « On vendit tout et pour n'importe quoi » : un bœuf pour une galette de maïs. Même l'eau se payait. Un soldat est tué par un Albanais pour avoir voulu puiser de l'eau à son puits. La rage au cœur, il fallait céder à ces voraces plutôt que d'allumer la révolte.

Au défilé de l'Ilieb, ordre de détruire les canons lourds et d'incendier tous les équipages qui n'auraient pas pu passer. Les nerfs brisés, tout sentiment épuisé, les soldats jetèrent tout au feu, avec des rires sauvages, comme des fous. Beaucoup tombaient, accablés, mouraient de lassitude et d'inanition. « Les gémissements, les cadavres, les douleurs, on s'y habituait comme au *bonjour*. On passait à côté des mourants et des morts comme le long d'un mur, avec la même indifférence. » Ceux des malades et des blessés que les infirmiers n'avaient point ramassés, les Albanais les massacraient et les met-

taient nus. Par endroit, on voyait des troupeaux de bœufs abandonnés, qui beuglaient, en quête d'un brin d'herbe. Le sol des bivouacs était couvert des cadavres des chevaux.

Si épuisée qu'elle fût, l'armée serbe imposait encore quelque respect aux Albanais, mais, plus d'une fois, ils se ruèrent sur l'arrière-garde des civils qui s'obstinaient à suivre, vieillards, femmes et enfants qui offraient une proie facile et qu'ils dépouillaient de leurs derniers bagages, d'un morceau de pain qui leur restait, les dévalisant jusqu'à la chemise. Des aéroplanes autrichiens planaient au-dessus de ces scènes de désolation, jetaient des bombes.

Le froid, de nuit en nuit, devenait plus cruel. Plus de vivres. Plus d'eau. On faisait fondre la neige dans les dernières gamelles. Au réveil, autour des feux allumés dans la montagne, on trouvait des soldats morts de faim. Quiconque s'égarait dans les bois, les traînards étaient massacrés par les Albanais. Des nuées de corbeaux croassaient dans le ciel bas et gris, repus de chair humaine et de la chair des chevaux et des bœufs.

Les dernières journées, avant d'atteindre la route de Podgoritza, furent plus atroces encore. Rochers et marécages alternent. De rares villages où une galette de maïs se vend 30 et 40 francs. Les soldats échangent leurs chaussures pour une boule de pain, enveloppent leurs pieds ensanglantés et gelés dans des peaux de chevaux crevés. Et toujours les avions d'Autriche, triomphants de ces insondables misères qui réjouiront, au beau parc de Schœnbrunn, le vieux Habsbourg, égrenant son chapelet ou mâchonnant son éternel cigare.

Le Monténégro vit défiler ces colonnes de squelettes et de spectres sans leur pouvoir, trop pauvre lui-même, porter secours. En loques, couverts de boue et de suie, grouillants de poux, affreux et sublimes, ces fantômes poursuivirent leur calvaire. Ils eurent encore pour lit la terre humide et la pierre froide. Beaucoup y restèrent à jamais, tués par la faim, le froid, par l'épuisement et l'horreur, les yeux fixes et levés vers le ciel, « comme s'ils voulaient, écrit le narrateur serbe, remercier Dieu de les avoir délivrés de nouvelles souffrances ». Les survivants, accablés, muets, sans la force d'une prière pour leurs camarades morts, continuaient leur chemin vers Podgoritza.



Avant d'atteindre Podgoritza, une tempête, accompagnée d'une pluie torrentielle, se déchaîna sur ces malheureux. « Les malades et les blessés tombaient comme des gerbes coupées. » Le camp, dont ils avaient rêvé comme d'une terre promise, gisait dans l'eau. Soldats et bêtes couchèrent dans ce marécage. On égorgea les derniers bœufs, les vieux compagnons de guerre, qui avaient suivi l'armée dans toutes ses campagnes et porté le roi Pierre à travers l'Albanie. On tua ces bêtes plus qu'à moitié mortes dont les os contenaient un liquide innommable au lieu de suif; on mangea cette viande presque pourrie. « Mais rien ne peut remplacer le pain. »

Maintenant, sur la longue route de Scutari, empuantie des cadavres qu'ont semés les premiers arrivants, femmes et enfants tombent à chaque pas. Le Roi a passé là dans une charrette, supportant les souffrances comme le dernier de ses soldats. « Un vent glacé vous boit le sang et la moelle des os. » Mais ce vent est celui de la mer, de l'Adriatique, de la délivrance.

Pas encore, hélas ! Le prince Alexandre, défiant le destin de toute sa belle jeunesse et gardant son courage et sa foi, était arrivé à Scutari, avec les premières troupes et s'y employait à presser les gouvernements alliés de venir en aide à son armée défaillante. L'œuvre de salut comprenait deux actes : débarquer à San Juan de Medua les vivres accumulées à Brindisi; organiser le transport des soldats et de la masse des fugitifs en Italie ou en Afrique. Le choix de Corfou ne fut arrêté que par la suite. Puis-je dire que c'est l'une de mes satisfactions d'avoir contribué à cette décision? Mais l'entreprise se heurtait à de terribles difficultés, la mer n'étant pas libre, grouillant de sous-marins autrichiens qui guettaient chaque expédition de vivres et tous les mouvements des transports.

Le vieux Pachitch, inébranlable, lui aussi, dans ce grand désastre, et les ministres alliés, avaient rejoint le prince héritier à Scutari.

Les premiers détachements, qui étaient sortis des montagnes d'Albanie, avaient trouvé à Scutari des ressources à peu près suffisantes. Mais à mesure que se succédaient, par petits groupes ou par bandes compactes, les détachements suivants et les fugitifs, ces res-

sources, qu'il avait été difficile déjà de se procurer, s'épuisaient; par deux fois, il fallut réduire les maigres rations. L'angoisse de la famine étreignait le gouvernement et les ministres alliés.

Enfin, le transport *Ville de Brindisi* put débarquer à San Juan de Medua, le 17 décembre, jour anniversaire du prince Alexandre; il apportait de France du pain, de la farine, du fourrage. Puis d'autres suivirent; la *Ville de Brindisi*, qui avait réussi le premier transport, fut torpillé à son second voyage (6 janvier).

Cependant les Serbes pour qui l'arrivée à la mer était le salut, s'étaient figuré que leur embarquement n'était qu'une question de jours; « l'obsession du bateau » avait poussé les uns à courir à Medua, les autres, au prix de nouvelles souffrances sur les routes albanaises, à Durazzo; et ils encombraient les villages de la plage et les rivages dans l'attente des vaisseaux libérateurs. D'autre part Scutari se remplissait d'un troupeau humain toujours plus nombreux, soldats et fugitifs, dont le ravitaillement devenait de jour en jour plus difficile. Il avait semblé aux attachés militaires des puissances alliées qu'une quarantaine de mille hommes seraient à grand'peine sauvés du désastre. Or, c'étaient les prévisions de Pachitch qui se réalisaient, sa confiance dans la solidité du soldat-paysan qui se justifiait : près de 120,000 de ses *iounatzi* (héros) avaient échappé aux horreurs de la *Béjania*.



Comment l'amiral Lacaze, avec le concours des marines alliées, réalisa le transport de cette armée de soldats et de cette armée de réfugiés à Corfou, en dépit des sous-marins ennemis, c'est une des plus grandes pages de cette histoire, mais dont toute la merveille ne pourra apparaître que le jour où il sera loisible d'en faire un récit détaillé. Que ce soit la France envahie, foulée, ravagée, qui ait eu la plus large part dans cette entreprise, jugée au début presque impossible, c'est pour nous, parmi nos douleurs, une joie et entre tous les sujets de fierté, une cause d'orgueil.

Ce furent des créatures à bout de forces, véritables cadavres ambulants, qui débarquèrent dans la douce île Ionienne. On voyait leurs os à travers la peau tendue, terreuse, presque noire; la lumière

s'était retirée des yeux et la pensée du cerveau. Ils se traînaient comme des automates, tombaient à chaque pas. L'horreur des photographies qui furent prises de ces fantômes ne se peut décrire. Ils revenaient des enfers et en portaient la marque. Beaucoup qui avaient voulu vivre jusqu'au port y moururent. Une barque chargée de cadavres se détachait tous les matins du rivage ; faute de place dans le cimetière, on les jetait à la mer.

Nos médecins et nos infirmières les ramenèrent à la vie. Les plus hideuses tares de la misère physiologique n'existaient pas pour ces nobles femmes. Encore une gloire française.

Si notre politique avait commis des fautes, la marine, l'intendance, les ambulances françaises les ont réparées.

Ces spectres, à peine redevenus des hommes, se retrouvaient des soldats. Leur remise en train fut rapide. Ils s'impatientaient de ne point repartir pour la guerre. Le prince Alexandre les conduisit à Salonique où le vieux roi Pierre les passa en revue.

Presque tous les peuples de l'Entente étaient représentés dans l'armée de Macédoine : français, anglais, russes, italiens. Les seuls parmi les Grecs qui soient encore dignes de ce nom, avaient rejoint Vénizelos et son gouvernement provisoire à Salonique, et formaient un corps franc. Les Serbes reçurent une place d'honneur, entre le centre et la gauche. Les combats victorieux de Florina et de Monastir, où ils prirent une très grande part, les ramenèrent en territoire serbe.

L'histoire de l'effort serbe s'arrête provisoirement ici.

*
* *

Bien que ce trop long récit ne soit qu'une esquisse très incomplète, il peut se passer de commentaires. Les faits parlent par eux-mêmes. Ils crient assez haut la vaillance, la ténacité, l'inébranlable foi d'une infortunée nation. Que pourrais-je dire qui soit plus à la gloire de la Serbie sinon qu'elle n'a rien à envier à la Belgique?

Le récit de l'héroïque retraite que le prince Alexandre m'a envoyé, comme à un des plus fidèles amis de son pays, se termine par une prière des guerriers serbes qui vaut les plus beaux chants de douleur et d'espérance des poètes juifs pendant la grande captivité, quand

ils suspendaient leurs harpes aux saules des rivages du fleuve étranger.

Je veux vous en lire quelques strophes : « Seigneur et Dieu, notre père et créateur! Dieu de la justice, de la vérité et de la miséricorde, entends notre prière et celle de tout le peuple serbe crucifié et en souffrance! Les yeux remplis de larmes et à genoux, nous te prions, Seigneur, ici sur terre étrangère, si loin de notre mère Serbie, où nous attendent avec impatience nos femmes et nos enfants. Par ta main puissante, ô Créateur tout-puissant, fortifie le trône de notre Roi; aide, garde et sauve l'armée serbe, le peuple serbe, nos enfants, notre jeunesse qui est en esclavage et en souffrances. A eux tous et à nous, inculque-nous, Seigneur, l'esprit de sagesse, de vigilance et de courage pour que nous puissions supporter héroïquement et en te glorifiant, toi, notre Dieu, toutes nos souffrances inouïes et toutes nos épreuves amères. Tu es, notre Dieu et Seigneur! source de la puissance et de la force : exauce nos prières, entends nos cris de souffrance, fais arriver bientôt notre navire de misères au port du salut. Sois glorifié maintenant et à travers tous les siècles jusqu'à l'éternité, ainsi soit-il! Amen! »

Chant de la haine là-bas; chant d'amour, ici. Je suis de ceux qui ont refusé toujours, l'histoire en mains, de croire à la haine créatrice. Il n'y a jamais eu dans le monde de grandes choses, et belles, et durables, que par l'amour. Quelles que soient les épreuves qui vous restent encore à traverser, avant de retrouver votre Serbie et de l'étendre à ses limites naturelles, ô Serbes qui m'écoutez! cette Serbie puissante, heureuse et riche de demain, elle ne sera pas, ne l'oubliez jamais, plus belle et plus noble que la Serbie d'aujourd'hui, opprimée, ravagée et lamentable! La Serbie qui sera chère éternellement au cœur de l'humanité, c'est la Serbie crucifiée d'aujourd'hui. Allez vers la victoire : nous y irons avec vous. La gloire la plus haute sera derrière vous. La gloire la plus haute, c'est celle qui est faite des douleurs, des misères, des injustices du sort, noblement supportées. La France te salue, Serbie, France du Danube et des Balkans!

DISCOURS DE M. MIL. R. VESNITCH

MINISTRE DE SERBIE

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'adresser en premier lieu mes remerciements à M. Stephen Pichon, l'éminent président de *l'Effort de la France et de ses Alliés*, et à son infatigable collaborateur, M. Paul Labbé, pour la délicate pensée qu'ils ont eue de vous réunir une fois de plus pour entendre parler de la Serbie. Tous deux, aimant de longue date mon pays, savaient quel bien ils faisaient par cette noble manifestation, aux cœurs saignants et à l'âme blessée de mes compatriotes.

N'est-ce pas pour nous un beau rayon de soleil, un nouvel éclair d'espérance dans les sombres ténèbres parmi lesquelles toute une nation traîne son existence de martyre, — une nation qui a souffert plus qu'aucune autre à travers les siècles, qui gémit aujourd'hui sous l'oppression barbare de ses pires ennemis, mais qui ne désespère point. M. Pichon et son collaborateur M. Labbé ont poussé bien loin leur amitié pour nous, puisqu'ils ont obtenu pour cette occasion le concours, précieux entre tous, de deux hommes qui font honneur aux sciences et aux lettres françaises, et qui ne peuvent se vouer à une cause sans l'honorer.

Rarement, tâche a été plus délicate que la mienne. Comment pourrais-je remercier M. Edmond Perrier, pour son discours si nourri, si élevé et si réconfortant pour mon pays, pour l'affection touchante qu'on y sentait vibrer? Nous sommes émus jusqu'au fond du cœur, mes compatriotes et moi, des paroles qu'il a adressées à ma patrie, et nous sommes fiers du jugement qu'il a porté sur les savants serbes.

Pour ma part, je puis l'assurer qu'il n'y a pas un seul grand nom français qui soit resté inconnu à mes compatriotes. Aussi connaissent-ils parfaitement les mérites scientifiques du grand savant qui nous préside aujourd'hui. J'appartiens à un groupe où nous

considérons, mes concitoyens et moi, que la zoologie et la biologie en général n'ont point comme unique tâche la collection et la classification de certaines espèces vivantes; nous savons au contraire que M. Edmond Perrier doit sa grande réputation surtout à ses lumineux travaux sur la genèse et sur la transformation des organismes. Nous savons qu'il a tenu bien haut le drapeau de l'école évolutionniste française, fondée par Lamarck et par Geoffroy Saint-Hilaire, de cette école dont les idées ont été répandues dans le monde entier par les œuvres de Darwin. Il m'est agréable de pouvoir affirmer à M. Edmond Perrier que nous sommes nombreux, en Serbie, à connaître ses études magistrales sur les conceptions philosophiques de la science, et que le nombre de ceux qui ont suivi régulièrement pendant des années sa chronique scientifique dans un des plus grands journaux français, est bien plus considérable encore. Les élèves serbes de M. Edmond Perrier, car il en a jusque sur le front de Salonique, se réjouiront d'apprendre qu'il a bien voulu s'intéresser à notre cause nationale, au milieu de ses multiples occupations et de ses préoccupations patriotiques.

Comment remercier M. Joseph Reinach, l'homme le plus occupé de Paris, et, j'ose dire, depuis longtemps déjà l'un des mieux occupés? La Serbie fut, en quelque sorte, son premier amour. Il n'a pas eu besoin de s'imposer un grand effort pour vous parler aujourd'hui de mon pays, de ses larmes d'hier et de ses joies de demain. La constance de son affection est chère à tous mes compatriotes, et je suis bien heureux de vous en exprimer ici toute notre gratitude, mon cher ami.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, j'espère que vous aurez l'indulgence de ne pas m'en vouloir, si je vous dis à mon tour quelques brèves paroles, suggérées par ce que vous venez d'entendre, par la solennité de l'heure présente et par les lieux illustres, tout empreints de lumière et de vérité, où nous sommes réunis.

Et pour commencer, n'oubliez pas, je vous en supplie, que lorsqu'on vous parle des Serbes, il faut toujours prendre ce mot dans son sens le plus large. Il n'embrasse pas seulement les citoyens du royaume de Serbie tel qu'il existait avant la guerre, mais encore les Serbes qui vivaient en dehors de ce royaume, ainsi que leurs frères

croates et slovènes. Ce n'est point en qualité de représentant officiel de la Serbie que je viens vous demander d'accepter ce programme. Je suis simplement l'écho de tous ces Serbes, Croates et Slovènes, originaires de toutes les régions où habite notre race, et dont les revendications se confondent en un seul cri : « Union et liberté! » Nos ancêtres ne formaient qu'un seul peuple lors de leur établissement dans les diverses contrées où la migration des peuples les avait amenés il y a quinze siècles. Nous avons conscience à présent, dans l'adversité, de ne former qu'un seul peuple, et nous ne voulons en former qu'un dans l'avenir que nous espérons prospère et radieux. La Serbie, telle qu'on la définissait avant la guerre, ne joue dans cet ensemble de territoire que le rôle jadis assigné à l'Ile-de-France dans votre pays, au Piémont dans l'Italie moderne.

Remarquez encore qu'installées entre le Danube, l'Adriatique et la mer Égée, les populations de race serbe se sont trouvées, dès les premiers moments de leur histoire, comprimées pour ainsi dire entre deux mondes opposés qui portaient les grands noms de Rome et de Byzance, mais qui correspondaient à de tout autres réalités. Rome, pour nous, était représentée par les Allemands et les Magyars. Byzance fut vite remplacée par les Turcs. Pendant quinze siècles nous avons lutté pour notre existence nationale — *primum vivere* — contre des adversaires d'autant plus redoutables qu'ils se coalisaient souvent contre nous. Notre attachement à notre individualité nationale nous a valu le gibet sous la domination tudesque et magyare, le poteau sous le joug ottoman, la galère ou le cachot sous le régime vénitien. C'est pourquoi les regards de tous les Serbes, Croates et Slovènes se sont tournés vers la terre couverte de forêts de chênes que nous appelons la Choumadia, vers la patrie de Karageorge, le jour où ce glorieux fils de notre peuple déploya, en 1804, l'étendard de la libération.

Aucune division politique ou administrative — et vous savez qu'elles ne nous ont pas été épargnées — n'a pu porter atteinte à l'unité morale de notre race. Aussi les représentants les plus actifs et les plus résolus de notre nation, en quelque région qu'ils fussent nés, ont-ils quitté de bonne heure leur foyer et leur famille, tantôt avec le consentement tacite de leurs parents, plus souvent sur leur conseil, pour prendre le chemin de Belgrade, où s'était allumé le pre-

mier foyer de la liberté serbe. L'on comprend ainsi, ce qui serait inexplicable autrement, que le nouvel État serbe ait pu posséder au commencement du XIX[e] siècle une organisation relativement moderne, et une floraison rapide de littérature et d'arts, alors que sur mille habitants il y en avait tout juste un qui fût capable de lire et d'écrire. Tous les pays slaves du Sud, ou, comme nous disons, yougoslaves, ont collaboré instinctivement et avec enthousiasme à la reconstitution de la patrie.

On citerait autant de témoignages qu'on voudrait de ce fait historique. Les gouverneurs des princes royaux de Serbie ont été le plus souvent des Dalmates catholiques. Les hommes qui ont forgé l'État serbe, sont venus pour la plupart de contrées dominées par l'étranger. Quand, il y a quelques années, je fus amené à écrire, pour un ouvrage anglais sur la Serbie, le chapitre qui traitait de notre carrière diplomatique, j'ai dû constater qu'un seul de nos chefs de mission était originaire du royaume, et que tous les autres venaient des pays irrédimés. Le plus pittoresque de tous ces exemples est peut-être celui de notre hymne national, qui a été écrit par un Serbe de Hongrie, qui a été mis en musique par un Slovène, et qui ne fut jamais mieux chanté que par un Dalmate resté fameux.

Comme l'unité nationale des Yougoslaves était faite dans les cœurs, quoiqu'elle n'apparût point sur les cartes, la victoire décisive que l'armée serbe a remportée sur les Turcs près de Koumanovo, à l'automne de 1912, n'a retenti nulle part plus fortement que dans des villes soumises à la domination étrangère comme Loubliana, Spalato, Sibenico ou Sarajevo. Cet enthousiasme spontané nous fut momentanément fatal. Il a fourni aux Austro-Allemands l'occasion de forcer leurs armements et il a servi de prétexte à l'inoubliable réunion qu'ont eus à Konopicht, quelques mois avant la guerre actuelle, l'empereur d'Allemagne, l'archiduc héritier François-Ferdinand, le général von Moltke et l'amiral von Tirpitz.

C'est encore pour tenir tête au patriotisme yougoslave en en provoquant l'explosion que l'archiduc héritier s'en fut à Sarajevo, où il devait trouver cette mort étrange qui a servi de prétexte au grand embrasement, prétexte qui devait être trouvé à tout prix.

Piétinée plus qu'aucune autre par l'horrible guerre, divisée par des maîtres étrangers qui ont fait d'elle deux parts — des otages martyrisés et des soldats malgré eux — la race yougoslave n'a jamais été plus unie que dans les épreuves qu'elle traverse aujourd'hui. L'attitude de nos soldats, sur le front des Balkans comme dans la Dobroudja, a émerveillé tous ceux qui en furent les témoins. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est l'héroïsme de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants que les autorités austro-hongroises ont emprisonnés, tandis que les jeunes gens étaient envoyés à la boucherie. Écrasés par une force supérieure, privés de toute communication avec les Alliés, ils se font décimer volontairement par les privations et souvent par les tortures. L'Autriche-Hongrie fait une guerre plus acharnée à ses propres sujets yougoslaves dans leurs foyers qu'à ses ennemis sur le champ de bataille. Et le spectacle d'une résistance désespérée contre cette tyrannie est si atroce, qu'on nous demande parfois pourquoi nos compatriotes affrontent de pareilles souffrances. C'est parce qu'ils veulent, parce que nous voulons tous être enfin nos propres maîtres. Nous en sommes arrivés au point où l'on ne peut plus supporter le joug odieux de l'étranger. Nous tenons à notre liberté et à notre indépendance, plus qu'à nos biens et à notre vie.

Ce ne sont pas, croyez-moi, de vaines paroles. Pendant des siècles notre race a lutté pour son autonomie religieuse et pour la création d'une indépendance politique. Dès que ce petit foyer d'indépendance a été formé, la race entière s'est mise à l'œuvre pour créer une indépendance intellectuelle complète, afin de répandre en elle-même, le plus tôt possible, toutes les acquisitions de la civilisation moderne. Cet effort s'est accompli spontanément, chaque rameau de la race coopérant avec les autres sans même s'être concerté avec eux — ce qui d'ailleurs eût été souvent très dangereux. Nous sommes arrivés ainsi à fonder même une culture scientifique, et nous pouvons affirmer avec fierté qu'il y a dès aujourd'hui une science yougoslave, comme il y a une littérature yougoslave. Les différences qui nous séparent, qu'elles touchent au fond comme les différences religieuses ou à la forme comme les différences d'écriture, n'ont absolument rien changé à ce résultat et n'y changeront jamais rien.

Unis dans la souffrance, unis aussi dans notre dévouement à la cause des Alliés, nous voulons être unis dorénavant dans un État

national, libre et égal aux autres États, petits et grands, du monde civilisé. Le principe d'égalité est si profondément enraciné chez nous, qu'en certaines circonstances le souverain même est astreint aux mêmes obligations que n'importe quel citoyen. Tout Serbe — et des Anglais ainsi que des Français ont constaté qu'il en était bien ainsi — se considère comme gentilhomme, ce qui signifie qu'il ne reconnaît point d'être humain socialement et légalement supérieur à lui. Nous avons la même conception d'égalité et de droit dans le domaine international que dans notre existence nationale.

Certes, notre chère patrie a été envahie comme la Belgique et comme la Roumanie. Son sol a été souillé par les Bulgares et les Allemands. Mais notre honneur n'en est point atteint. Les nations, comme les individus, ne peuvent être déshonorés que de leur propre chef.

M. Joseph Reinach, avec son autorité de Polybe, vous a montré aujourd'hui ce que fut notre tragique retraite d'Albanie, et comment les ombres de soldats serbes qui ont débarqué à Corfou furent ressuscitées par les soins généreux que nos Alliés leur ont donnés. Il vous a dit comment, rétablis et rééquipés, ces hommes qui semblaient revenir de l'au-delà, se sont dressés et ont fait reculer l'ennemi au Kaïmaktchalan, répondant à l'énergique appel du général français qui commande en chef l'armée d'Orient et du prince Alexandre de Serbie. S'il avait eu un peu plus de temps à sa disposition, il aurait pu vous esquisser, avec cette éloquence que vous venez d'admirer et d'applaudir, quelques-uns au moins des drames shakespeariens qui se sont déroulés à travers cette horrible Albanie, et dans lesquels notre vieux et vénéré roi a partagé le sort de tous nos frères de race. Quel est le moteur, d'une endurance sans précédent, qui a maintenu à travers une telle tourmente le moral de nos officiers et de nos soldats?

C'est la foi dans notre juste cause nationale, et c'est la confiance en nos grands Alliés, qui dès le premier jour de la guerre, ont inscrit sur leurs drapeaux la libération des peuples opprimés. L'Entente considère le principe des nationalités comme le fondement de l'Europe future. Le premier magistrat de la grande démocratie américaine s'est associé à ce programme. La note par laquelle les Alliés lui ont répondu est la base de notre espérance, et sera la charte de

l'humanité, comme l'a si bien dit l'autre jour un des apôtres les plus dévoués de la cause des Alliés, M. Steed, le grand publiciste anglais.

Quand on réfléchit, on voit bien qu'il ne pouvait en être autrement. La France, en effet, fait partie de la grande Alliance. Les Titans qui ont sculpté dans l'âme des peuples, à la manière d'un Michel-Ange, les principes de votre grande Révolution, et qui ont inscrit au grand livre du genre humain les mots Liberté, Égalité et Fraternité, ont voulu faire de ces principes des commandements et des garanties, aussi efficaces pour les peuples que pour les individus. Il a fallu un siècle à l'Europe pour s'assimiler ces idées. Elle n'y était pas encore arrivée tout entière, en août 1914, puisque, dans la race germanique, l'homme véritable ne commence qu'en devenant baron ! Mais les soldats de Joffre et de Nivelle, de French et de Douglas Haig, de Broussiloff et de Cadorna, de Léman et d'Averesco, de Sarrail et de Boïovitch continuent de nos jours l'œuvre héroïque de Lafayette, de Carnot, de Kellermann, de Gourko, de Garibaldi et de Karageorge.

C'est une lourde tâche. Mais elle doit être accomplie. La paix ne sera assurée dans le monde que le jour où les États seront formés partout sur la base du libre consentement de tous leurs citoyens, reconnus égaux au point de vue du droit, et traités en conséquence, sans égard pour leur grandeur territoriale. La Fraternité des nations, rêvée par Léon Bourgeois et par le président Wilson, ne naîtra que par l'association de la Liberté avec l'Égalité.

C'est à cette condition seulement que nous pourrons, tous, nous vouer à un travail de reconstitution, rebâtissant nos foyers et nos pays, pour le bien de nos patries respectives et de l'humanité tout entière. Dans cet avenir plus serein et plus fécond, les hommes de ma race porteront une dette contractée envers vous, Mesdames et Messieurs. Cette dette, la Serbie ne l'oubliera jamais.

293-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-17.